

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 30

Artikel: Au pays de l'Ivoire
Autor: Gouzy, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux minutes après, la moitié de la chaussée était envahie. Les cochers de fiacre, ceux des voitures de maître et les chauffeurs d'automobiles criaient à la foule de se garer, mais ralentissaient leur allure, intéressés tout de même... Un assassinat?... Un suicide?... Un homme pendu?...

Et tout ce monde-là avait le nez en l'air, cherchant à voir, à comprendre.

„C'est un écureuil"... Cette phrase circula, de bouche en bouche, avec rapidité, parmi la foule toujours grossissante et les commentaires allaient leur train.

— C'est un écureuil!

— Il se sera échappé de sa cage.

— C'est très joli, un écureuil!

— C'est très bon à manger, un écureuil... Ah! Si nous en avions eu pendant le siège.

— C'est drôle, tout de même, un écureuil en plein boulevard!

— Pas si drôle que ça.

— Il faudrait l'avoir.

— On ne peut pas monter dans les arbres, monsieur... C'est défendu par une ordonnance spéciale de monsieur le préfet de police.

— Merci du renseignement.

— Il n'y a pas de quoi... A votre service.

— Attachez-vous donc aux animaux, après cela.

— Elle va mourir de faim, la pauvre petite bête...

Mais un cri, bientôt, domina toutes les clameurs.

— Je le vois... Il est là, là... dit quelqu'un.

— Où ça!

— Là!... là!... Tenez!

Et chacun, se faisant maintenant pavillon de ses deux mains, cherchait à entrevoir l'animal, cause de tant de tapage.

— Oui, c'est vrai, le voilà!

— Je vois sa queue.

— Où ça? où ça? demandaient les gens.

Mais, maintenant, les agents arrivaient en nombre et, violemment, apostrophaient la foule:

— Allez! Allez! Circulez!... Pas de rassemblements! Circulez!...

— M'sieu l'agent, c'est un écureuil.

— Pas d'observations... Procès-verbal... Circulez!...

Respectueuse des ordres de la force publique, la foule se retira, non sans que les personnes jetassent encore quelque furtif regard en arrière. Seuls, les trois rapins restaient encore au premier plan.

Un agent vint à eux.

— Circulez! Allez! Allez!

— M'sieu l'agent, dit Chilpéric, c'est un écureuil.

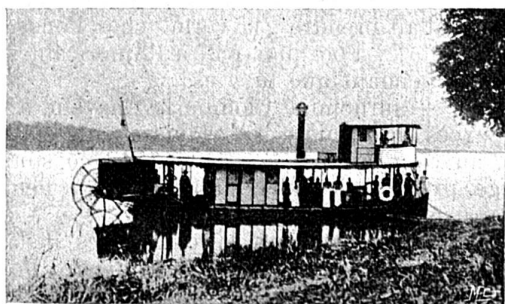
— Je le sais, je l'ai vu mieux que vous, reprit l'agent rageur... Circulez!

G. Guy-Tong.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

(Reproduction interdite)

Le 7 janvier 1897, nous nous embarquions pour les Falls sur un de ces steamers, un „sternwheel". Notre navire, à fond plat, à cause des bancs de sable, était actionné par une grande roue placée à l'arrière. Deux ponts ou plutôt deux étages le composaient: le rez-de-chaussée, si je puis appeler ainsi la partie inférieure du steamer, était occupée par les noirs, la machine, les bagages et les provisions sur pied (chèvres ou poules). Au premier étaient les cabines, fort exigües, la salle à manger et un pont où se promènent les



Steamer faisant le voyage entre Léopoldville et Stanley-Falls.

blancs, à la file indienne, car l'espace laissé entre le bastillage et les cabines est si étroit qu'il n'y a pas place pour deux.

Le 7 janvier donc, au milieu des cris assourdissants de notre équipage de Bangalas, nous démarrons. Sur notre gauche, le bruit du marteau et l'activité des chantiers se mêle au sourd grondement des cataractes. Le départ, en vue des rapides, est toujours un peu risqué. En 1896 encore un vapeur de l'Etat, la „Ville de Verviers", alla se briser dans les chutes, par suite d'un faux coup de barre. Avant de faire le saut mortel, le capitaine, un fameux lapin, hissa encore le pavillon bleu étoilé d'or. Parfois de petites pirogues disparaissent dans les chutes en tourbillonnant et ceux qui les occupent sont perdus sans retour. Nous ne sommes

donc pas sans inquiétude, nos noirs invoquent tous les fétiches possibles et nous nous lançons à pleine vapeur contre le courant qui est d'une force inouïe. La moindre distraction peut nous jeter dans les rapides. Heureusement tout tient bon et après deux heures de navigation, nous rallions Kihshassa où se trouvent un poste de l'Etat et quelques factoreries. Le soleil est au milieu de sa course et la chaleur est extrême. C'est avec plaisir que nous quittons le poste, espérant trouver la fraîcheur sur le fleuve qui est ici fort large. L'horizon est borné par des montagnes élevées, au dos pelé, du haut desquelles nous arrive vers cinq heures une brise d'une fraîcheur délicieuse. Au crépuscule, la rive droite s'enflamme, c'est la brousse, allumée par quelque indigène, qui se consume. Le spectacle est féérique et tandis que nous le contemplons, nous découvrons plus en amont les „Dover Cliffs", falaises escarpées que Stanley baptisa ainsi à cause de la ressemblance qu'il leur trouvait avec les côtes anglaises du Pas de Calais.

Les bancs de sable étant nombreux dans ces parages, nous marchons avec circonspection et stoppons sitôt la nuit venue, pour nous amarrer près d'un petit bois touffu. Avec force hurlements nos matelots indigènes, la machete (serpe) et la hache en main, descendent à terre pour abattre le bois qui nous fera avancer demain. C'est ainsi que procèdent tous les steamers du Haut-Congo, leurs chaudières étant construites pour se chauffer au bois. Nous sommes en pleine forêt équatoriale et le combustible ne manque pas, aussi le lendemain nos Bangalas reviennent-ils avec des provisions considérables. Mais quel vacarme pendant la nuit! Le fracas des arbres abattus, le choc des cognées, les chants monotones et barbares des coupeurs de bois nous tinrent longtemps éveillés. Par contre les chacals et autres hôtes des bois, chassés par tout ce bruit, s'abstiennent de nous donner leur concert habituel de glapissements suraigus.

Le lendemain matin, à 6 heures déjà, nous continuons notre navigation à petite vapeur au milieu d'un dédale d'îles couvertes d'une végétation luxuriante. Par ci par là une éclaircie, de grandes herbes que parément de place en place de beaux raphias. La nature

ici est splendide, mais toute cette verdure, à la longue, devient monotone. La forêt retentit de cris discordants, perroquets gris, pigeons et pintades s'en donnent à l'envi. Des temps à autre nous voyons une branche ployer sous le poids d'un singe qui effrayé par le steamer, s'enfuit et disparaît au fonds du fourré, salué d'une volée de balles inutiles.

Le bruit de nos détonations a réveillé deux pê-



N'Gombe, homme du Moyen Congo.

cheurs indigènes qui dormaient dans une anse du rivage. Tenant dans leurs mains du poisson, ils poussent des cris pour attirer notre attention. Nous les laissons accoster et pour une brasse de calicot, ils nous vendent leur capture, un gros poisson du fleuve.

Ce sont des Batékés, leur tatouage l'indique. Le visage est sillonné de cicatrices parallèles peu profondes, partant du menton et se dirigeant vers la tempe. Leurs cils et leurs sourcils sont épilés. Nous remarquons leur curieuse coiffure, gros chignon maintenu à l'arrière de la tête au moyen d'une carcasse de jonc. Loin d'être intimidés, nos bonshommes commencent à nous parler avec volubilité et, dépités de voir notre air étonné, se retirent avec dignité dans leur pirogue. C'est notre seule rencontre de la journée et à 6 heures du soir déjà, nous nous arrêtons pour faire du bois.

Nous avançons ainsi de jour en jour; le paysage reste toujours le même, une foule innombrable d'îles, stables ou flottantes, nous obligent à de grands détours. Le 11 janvier au matin, l'embouchure du Kassaï est signalée et quelques heures plus tard, nous sommes en face de la mission de Berghe Sainte-Marie, dirigée par les pères de Schenk, auxquels est confié le vicariat apostolique du Congo belge. Les établissements de mission sont du reste assez nombreux au Congo, signalons les établissements des Jésuites dans le Bas et Moyen-Congo, ceux des Trappistes sur le Ruki (province de l'Équateur), enfin ceux des Pères Blancs de Lavigerie, dans la région des Grands lacs. C'est dans une de leurs stations, à Saint-Louis du Mrumbi, sur le Tanganika qu'habitait un des pionniers du centre africain, le capitaine Joubert, qui a connu Livingstone et Stanley. Ex-capitaine de la garde pontificale, Joubert partit pour l'Afrique, se rendit, on ne sait comment, au Tanganika et s'y établit, en lutte continuelle avec les Arabes, alors maîtres du pays. Au moment de l'arrivée de la mission des Pères Blancs, il s'y adjoignit et en fut un des plus efficaces auxiliaires.

(A suivre.)

R. GOUZY.

RECETTES ET CONSEILS

Pour faire prendre de l'huile de ricin aux jeunes enfants. — Mêler de l'huile de ricin et du sirop de gomme par parties égales. Les bébés qui doivent en prendre assez souvent ne font aucune difficulté et la prendraient par gourmandise.

La bonne pêche.

Comment on doit pêcher. — Conseils pour les novices. — L'amorce, l'appât et la ligne. — Les mœurs des divers poissons. — Les petites roueries du pêcheur.

Voici la pêche ouverte et, sur les rives ombreuses, les fervents de l'amorce et de l'épuisette s'alignent et s'épient.

— Ça mord-t-il ?

Hélas ! pour beaucoup, le poisson est souvent rebelle et on a beau lui tendre les appâts les plus tentants, il est des jours où le bouchon demeure immobile au fil de l'eau, tandis que le pêcheur s'impatiente ou somnole.

A ces heures-là, les malins seuls se tirent d'affaire. Ceux-là connaissent le poisson, ses habitudes et ses goûts, et, en outre, ils ont la délicatesse de touche sans laquelle la pêche n'est que duperie.

C'est aux autres que cette causerie s'adresse, à ceux qui pensent qu'il suffit de s'installer tant bien que mal sur une souche d'arbre et de jeter au petit bonheur, dans l'eau courante, une ligne quelconque, montée comme le hasard l'a voulu, et d'attendre que le flotteur bouge pour tirer en hâte, d'un coup formidable... qui envoie l'hameçon dans les arbres !

Nous allons, certainement, contrarier beaucoup de leurs idées et troubler quelques habitudes, mais les conseils que nous leur donnerons corrigeront certainement — s'ils les suivent — la guigne tenace qui les poursuit.

D'abord, levez-vous à l'aube. S'installer en pleine chaleur n'est dangereux que pour le pêcheur et autant vaudrait jeter sa ligne dans un puits. Je ne suis pas sûr, même, qu'on n'y trouverait pas avantage.

Donc, à l'aurore, soyez à votre poste, et pêchez dans les bords. De même, une heure ou deux avant le coucher du soleil. La veille, au soir, vous aurez, bien entendu, pris soin d'amorcer. La préparation suivante est tout ce qu'il a de plus recommandable. Dans un baquet, mêlez 3 litres de blé cuit, un kilo de pain de chénévis concassé, 2 litres d'asticots, un pain de 4 livres détrempé. Pétrissez le tout avec de la terre grasse en mouillant d'eau bien entendu et formez des boulettes de la grosseur d'une bonne orange. Vous en jetez une dizaine au coin choisi et si vous êtes adroit, vous ne regretterez pas votre peine.

L'asticot est le meilleur appât, car, en général, tous les poissons en sont friands ; cependant, pour les brèmes, les vers de vase sont préférables. Pour le brochet, pêcher au vif, c'est-à-dire avec des petits poissons au bout de la ligne. La carpe préfère le blé bouilli et les vers. Le chevesne recherche plutôt les mouches, les vers de farine, les chenilles, les grillons et les libellules. Pour la tanche et le gardon, le blé cuit, la mouche et le gruyère sont spécialement recommandables.

Faites vos lignes vous-même ; celles achetées toutes préparées ne valent rien. Et, pour cela, munissez-vous de : cent crins de Florence, dix brins de racine anglaise, un rouleau de soie japonaise fine, une douzaine d'hameçons, six plumes-flotteurs, petits plombs fendus et trois plioirs. Avec ça, vous aurez de quoi faire cinq ou six lignes et il vous restera le nécessaire pour réparer les accidents. Le tout ne vous aura pas coûté 3 franc.

Après avoir fait tremper la racine et les crins dans l'eau, vous nouez ces derniers bout à bout en prolongement l'un de l'autre et quand vous avez obtenu ainsi une longueur de 1 m. 50 environ, vous ajoutez 2 m. 50 à 3 m. de soie nouée solidement d'un double nœud. Tout au bout, vous fixez une racine anglaise et vous mettez les plombs nécessaires. Il ne reste plus qu'à enfiler le flotteur et à placer l'hameçon qui sera des numéros 12, 9 et 7, suivant le poisson recherché.

Il sera bon d'éprouver les crins avant de les lier et de tirer fortement sur les nœuds. Si le tout résiste bien, on aura une ligne parfaite.

Il ne restera plus, désormais, qu'à choisir sa place, de préférence à un endroit ayant quelque profondeur, où l'eau ne soit pas trouble et où il reste quelques touffes d'herbes qui abritent le poisson, puis à jeter la ligne en surveillant le flotteur. La touche venue, on opérera suivant le cas. En effet, tous les poissons n'agissent pas de même et, par suite, le pêcheur adroit et compétent doit employer des façons d'opérer différentes. Nous allons les indiquer :

Le gardon attaque l'appât par deux ou trois petits coups successifs ; il le touche et le lâche aussitôt ; on ferrera donc vivement quand on sentira se produire une attaque. Quand il s'agit d'une brème, la plume sort et tirebouchonne, car ce poisson mâche l'hameçon ; on ferrera doucement. Ce sera le contraire pour la perche qui file en entraînant la plume.

Le goujon mord goulûment, la plume s'enfonce dans l'eau ; on peut ferrer lentement, le poisson tient bon. De même pour le hotu et le barbillon qui mordent de la même manière.

En ferrant, ayez soin, dès que vous avez donné le petit coup sec nécessaire, de rendre aussitôt la main en avançant légèrement.